

Mémoire postcoloniale et polyphonie narrative dans *Traversée de la Mangrove* de Maryse Condé : vers une éthique de la réconciliation historique

Alu Arigu
Department of French
Federal University of Education, Pankshin
arigualu1@gmail.com

Mary Abidemi Enikankiselu
Department of French
Federal University of Education, Pankshin
bidemim@gmail.com

Et
Haske Emmanuel Gotar
Federal University of Education, Pankshin
hasteemmanuelgotar@gmail.com

Résumé

La littérature antillaise contemporaine accorde une place centrale à la question de la mémoire, particulièrement lorsqu'elle interroge les héritages de l'esclavage, de la colonisation et de leurs répercussions sur les sociétés caribéennes actuelles. Dans *Traversée de la Mangrove*, Maryse Condé fait de la mémoire non un simple objet de représentation historique, mais un véritable espace de confrontation où s'entrecroisent les voix, les silences et les blessures d'une communauté profondément marquée par son passé. Cet article analyse les modalités selon lesquelles le roman construit une éthique de la réconciliation historique à travers une narration polyphonique qui refuse les discours homogénéisants de l'histoire officielle. En mobilisant les perspectives des études postcoloniales, des *Memory Studies* et de la narratologie, cette recherche montre que la mort de Francis Sanher fonctionne comme un catalyseur narratif permettant la réactivation d'une mémoire collective longtemps enfouie. L'étude s'appuie principalement sur la pensée de Paul Ricœur concernant la mémoire et l'oubli, sur les travaux de Maurice Halbwachs et de Jan Assmann relatifs à la mémoire collective, ainsi que sur la Poétique de la Relation développée par Édouard Glissant. L'analyse révèle que la polyphonie narrative transforme la veillée funèbre en un espace symbolique où chaque personnage participe à la reconstruction d'une mémoire plurielle sans jamais prétendre imposer une vérité unique. Loin d'offrir une réconciliation fondée sur l'effacement des traumatismes coloniaux, Condé propose une dynamique de reconnaissance des fractures historiques et des subjectivités marginalisées. La littérature devient ainsi un lieu privilégié de justice mémorielle où la parole individuelle contribue à la reconfiguration du lien collectif. En définitive, *Traversée de la Mangrove* renouvelle les formes narratives de la mémoire postcoloniale en faisant de la fragmentation, du silence et de la pluralité des voix les conditions mêmes d'une réconciliation toujours inachevée mais constamment recherchée. L'objectif de cette recherche est d'analyser comment la polyphonie narrative construit une mémoire postcoloniale favorisant la réconciliation historique.

Mots-clés : Maryse Condé ; mémoire postcoloniale ; polyphonie ; réconciliation ; littérature antillaise.

Introduction

Depuis les indépendances africaines et les mutations politiques qui ont profondément transformé les sociétés caribéennes au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, la littérature antillaise s'est progressivement imposée comme un espace privilégié de réflexion sur les héritages de la colonisation. Les écrivains de la Caraïbe ont entrepris de déconstruire les récits historiques élaborés par les puissances coloniales afin de restituer la parole aux populations longtemps maintenues dans le silence (Kuju & Ohanma 2025). Cette entreprise dépasse largement la simple dénonciation des violences coloniales. Elle participe d'une véritable reconstruction épistémologique où la littérature devient un lieu de production de savoirs alternatifs sur l'histoire, la mémoire et l'identité.

Parmi les figures majeures de cette tradition littéraire, Maryse Condé occupe une position singulière. Refusant aussi bien les discours essentialistes de la Négritude que certaines formes d'idéalisation de la Créolité, elle développe une œuvre profondément attentive à la complexité des expériences humaines. Ses romans interrogent constamment les rapports entre mémoire, histoire, identité, pouvoir et transmission (Ohanma 2025). A travers une écriture qui privilégie les contradictions, les ambiguïtés et les voix marginales, Condé montre que les sociétés postcoloniales demeurent traversées par des fractures que les récits nationaux peinent souvent à reconnaître.

Publié en 1989, *Traversée de la Mangrove* constitue l'un des textes les plus représentatifs de cette démarche esthétique. Le roman s'organise autour d'un événement apparemment simple : la veillée funèbre de Francis Sancher, un homme mystérieux récemment installé dans le village guadeloupéen de Rivière au Sel. Pourtant, cette mort devient rapidement le point de départ d'une vaste exploration de la mémoire collective. À mesure que les habitants prennent la parole, ils dévoilent leurs blessures personnelles, leurs frustrations, leurs désirs inassouvis et leurs rapports complexes avec une histoire coloniale qui continue de façonner leur existence. Le mort devient paradoxalement celui qui fait parler les vivants.

Cette construction narrative rompt avec les modèles traditionnels du récit historique. Il n'existe ni narrateur omniscient capable de rétablir une vérité définitive, ni chronologie linéaire susceptible d'organiser les événements selon une logique causale. Le roman privilégie au contraire la dispersion des voix, la fragmentation des souvenirs et la coexistence de récits parfois contradictoires. Cette polyphonie traduit la conviction profonde de Condé selon laquelle la

mémoire postcoloniale ne peut être appréhendée qu'à travers la multiplicité des expériences individuelles.

Cette perspective rejoint les analyses développées par Maurice Halbwachs (1997), pour qui toute mémoire individuelle s'inscrit dans des cadres sociaux qui conditionnent la manière dont les individus se souviennent du passé. De même, Jan Assmann (2010) montre que les sociétés construisent leur identité grâce à une mémoire culturelle sans cesse réinterprétée par les générations successives. Dans le contexte caribéen, cette mémoire demeure profondément marquée par les traumatismes de la traite négrière, de l'esclavage et de la domination coloniale.

Cependant, Maryse Condé refuse de réduire cette mémoire à une simple accumulation de souffrances. Son roman explore davantage les modalités selon lesquelles les individus tentent d'habiter ce passé sans jamais pouvoir totalement s'en libérer. La mémoire apparaît alors comme un espace dynamique où se rencontrent oubli, silence, transmission et réinterprétation. Cette conception rejoint les réflexions de Paul Ricœur (2000), qui souligne que toute mémoire suppose simultanément fidélité au passé et travail critique sur les souvenirs. Selon Ricœur, la réconciliation avec l'histoire ne peut être obtenue par l'effacement des blessures, mais par leur reconnaissance dans un récit toujours ouvert à de nouvelles interprétations.

Dans le même temps, la pensée d'Édouard Glissant éclaire de manière particulièrement pertinente la structure narrative du roman. La Poétique de la Relation refuse les conceptions homogènes de l'identité pour privilégier les dynamiques de circulation, d'hybridation et de créolisation. Selon Glissant (1990), les sociétés antillaises ne peuvent être comprises à partir d'une origine unique, mais à travers la multiplicité des relations qui les constituent. Cette philosophie de la Relation trouve une traduction littéraire dans la polyphonie de *Traversée de la Mangrove*, où chaque personnage participe à la construction d'un savoir collectif sans jamais prétendre détenir la totalité de la vérité.

Au-delà de sa dimension historique, le roman pose également la question fondamentale de la fonction sociale de la littérature. En donnant la parole à des personnages souvent marginalisés, Condé transforme le texte romanesque en un espace de justice symbolique. Les silences hérités de l'histoire coloniale sont progressivement remplacés par une pluralité de récits qui rendent visibles des expériences longtemps exclues des discours officiels. Cette entreprise rejoint les analyses postcoloniales de Homi K. Bhabha (1994), pour qui les espaces narratifs permettent de contester

les identités fixes imposées par les systèmes coloniaux et de faire émerger des formes nouvelles de subjectivité.

L'originalité de *Traversée de la Mangrove* réside précisément dans cette articulation entre mémoire individuelle et mémoire collective. Le roman montre que la réconciliation historique ne peut être envisagée comme une restauration de l'harmonie perdue. Elle constitue plutôt un processus permanent de négociation entre des mémoires concurrentes, des identités fragmentées et des héritages contradictoires. En ce sens, la réconciliation ne signifie jamais l'oubli des violences passées, mais leur inscription dans une dynamique de reconnaissance mutuelle.

Ainsi, loin de proposer une vision apaisée de la société antillaise, Maryse Condé met en scène un univers où les blessures demeurent ouvertes. Pourtant, cette absence de résolution définitive ne conduit pas au désespoir. Elle ouvre au contraire la possibilité d'une éthique de la relation fondée sur l'écoute des différences, la reconnaissance des traumatismes et l'acceptation de la pluralité des mémoires. C'est précisément cette tension entre fragmentation et reconstruction qui confère au roman sa portée politique et esthétique.

Dans cette perspective, le présent article se propose d'analyser la manière dont la polyphonie narrative de *Traversée de la Mangrove* participe à l'élaboration d'une mémoire postcoloniale susceptible de favoriser une forme de réconciliation historique. L'étude montrera que la fragmentation des voix ne constitue pas une faiblesse du récit, mais le fondement même d'une mémoire collective ouverte, dynamique et profondément démocratique.

Problématique

Comment Maryse Condé mobilise-t-elle la polyphonie narrative dans *Traversée de la Mangrove* pour déconstruire les récits historiques dominants et construire une mémoire postcoloniale susceptible de favoriser une réconciliation historique sans effacer les traumatismes hérités de la colonisation ?

Hypothèse

Nous faisons l'hypothèse que la polyphonie narrative constitue, chez Maryse Condé, une véritable stratégie de reconstruction mémorielle. En multipliant les voix, les silences et les points de vue, la romancière substitue à l'histoire officielle une mémoire relationnelle où la reconnaissance des fractures historiques devient la condition essentielle d'une réconciliation toujours inachevée. Cette écriture de la pluralité permet ainsi de transformer le roman en un espace de justice mémorielle, où les expériences individuelles contribuent à la reconfiguration du lien collectif.

Méthodologie

Cette étude adopte une démarche qualitative fondée sur l'analyse textuelle, l'herméneutique littéraire et les approches critiques postcoloniales. Le corpus est constitué exclusivement du roman *Traversée de la Mangrove* (1989) de Maryse Condé, œuvre emblématique de la littérature antillaise contemporaine dont la richesse narrative permet d'interroger les rapports complexes entre mémoire, histoire et identité.

L'analyse repose sur une lecture rapprochée (*close reading*) des séquences narratives mettant en scène les différentes prises de parole des personnages réunis autour de la veillée funèbre de Francis Sancher. Cette méthode permet d'examiner les procédés d'écriture, la construction des voix narratives, les images symboliques ainsi que les configurations mémorielles qui traversent le roman. L'objectif n'est pas de fragilement produire une simple étude thématique de la mémoire coloniale, mais de montrer comment les choix esthétiques de Condé participent eux-mêmes à l'élaboration d'une réflexion sur la réconciliation historique.

Cette démarche croise plusieurs champs théoriques complémentaires. La critique postcoloniale fournit les outils nécessaires pour analyser les survivances des structures coloniales dans les sociétés antillaises contemporaines. Les *Memory Studies* permettent d'interroger les mécanismes de transmission, de fragmentation et de reconstruction de la mémoire collective. Enfin, la narratologie éclaire les fonctions de la polyphonie et de la fragmentation dans la production d'un récit qui refuse toute autorité narrative unique.

L'analyse s'organise autour de trois axes principaux. Le premier examine la manière dont le passé colonial apparaît comme une présence spectrale qui continue d'organiser les relations sociales à Rivière au Sel. Le deuxième étudie la polyphonie narrative comme dispositif de reconstruction d'une mémoire collective plurielle. Enfin, le troisième montre que le roman transforme l'acte narratif lui-même en un espace de justice mémorielle où la reconnaissance des mémoires marginalisées devient le fondement d'une éthique de la réconciliation.

Cadre théorique

L'analyse s'inscrira au croisement de plusieurs traditions critiques qui permettent d'appréhender la complexité de *Traversée de la Mangrove*. Loin d'être uniquement un roman historique ou psychologique, l'œuvre de Maryse Condé interroge simultanément la mémoire, l'identité, la narration et les héritages coloniaux. Une telle richesse nécessite une approche interdisciplinaire.

La première référence théorique est celle de la mémoire collective élaborée par Maurice Halbwachs (1997). Pour ce sociologue, la mémoire ne constitue jamais une faculté strictement individuelle. Les souvenirs sont constamment reconstruits à partir des cadres sociaux dans lesquels évoluent les individus. Cette conception permet de comprendre pourquoi les récits des habitants de Rivière au Sel dépassent leurs expériences personnelles pour révéler les structures mémorielles de toute une communauté. Chaque personnage raconte sa propre histoire, mais cette histoire est toujours traversée par une mémoire plus vaste, héritée de l'esclavage, de la colonisation et des hiérarchies raciales.

Cette perspective est enrichie par les travaux de Jan Assmann (2010), qui distingue la mémoire communicative de la mémoire culturelle. Alors que la première concerne les souvenirs transmis oralement au sein des générations vivantes, la seconde renvoie aux formes symboliques par lesquelles une société construit son identité historique. Dans *Traversée de la Mangrove*, la veillée funèbre fonctionne précisément comme un lieu de passage entre ces deux formes de mémoire : les témoignages individuels deviennent progressivement les éléments d'une mémoire culturelle partagée.

Le second cadre théorique est fourni par Paul Ricœur dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* (2000). Ricœur montre que la mémoire n'est jamais une simple conservation du passé. Elle implique toujours un travail d'interprétation où le souvenir dialogue constamment avec l'oubli. Cette réflexion éclaire particulièrement la posture de Maryse Condé. Son roman ne cherche pas à reconstituer fidèlement l'histoire coloniale ; il montre plutôt comment cette histoire continue d'habiter les consciences sous la forme de silences, de traumatismes et de récits fragmentaires. La réconciliation ne consiste donc pas à restaurer un passé perdu mais à accepter la complexité des mémoires contradictoires.

L'approche postcoloniale constitue un troisième fondement essentiel de cette recherche. Les travaux de Homi K. Bhabha (1994) mettent en évidence les espaces intermédiaires (*Third Space*) où les identités coloniales se recomposent continuellement. La Guadeloupe représentée par Condé apparaît précisément comme un tel espace : aucune identité n'y demeure stable, aucune appartenance n'est totalement achevée. Cette hybridité permanente explique la fragmentation des discours identitaires présents dans le roman.

La réflexion d'Édouard Glissant occupe cependant une place centrale dans cette étude. Sa *Poétique de la Relation* (1990) rompt avec les conceptions essentialistes de l'identité en proposant une

pensée de la créolisation fondée sur les interactions, les rencontres et les circulations. Pour Glissant, l'identité antillaise ne repose pas sur une origine unique mais sur une pluralité de relations historiques et culturelles. Cette théorie permet d'interpréter la polyphonie de *Traversée de la Mangrove* non comme une simple multiplication des voix, mais comme l'expression littéraire d'une identité relationnelle.

Enfin, cette recherche mobilise les analyses de Frantz Fanon (1952 ; 1961), dont les travaux sur les effets psychologiques de la colonisation éclairent les blessures intérieures des personnages. Les conflits linguistiques, les sentiments d'infériorité, les difficultés d'appartenance observés chez Lucien Evariste ou Francis Sanher rappellent que la violence coloniale ne disparaît pas avec la fin du système colonial ; elle continue d'habiter les subjectivités.

En articulant ces différentes perspectives, cette étude considère que la mémoire postcoloniale chez Maryse Condé relève moins d'un devoir de commémoration que d'un processus permanent de relecture critique du passé. La littérature devient alors le lieu privilégié où les mémoires dispersées peuvent entrer en dialogue sans être réduites à une synthèse artificielle.

I. La mémoire coloniale comme présence spectrale

L'une des grandes originalités de *Traversée de la Mangrove* réside dans la manière dont Maryse Condé représente le passé colonial. Contrairement à de nombreux romans historiques où les événements coloniaux sont directement racontés, Condé choisit une stratégie narrative beaucoup plus subtile. La colonisation n'apparaît presque jamais comme un événement explicitement raconté ; elle survit dans les comportements, les silences, les peurs, les hiérarchies sociales et les imaginaires des habitants de Rivière au Sel. Le passé devient une présence spectrale, invisible mais omniprésente, qui continue de modeler les relations humaines.

Cette spectralité rejoint les analyses de Jacques Derrida dans *Spectres de Marx* (1993). Selon Derrida, le spectre désigne une présence paradoxale : ce qui appartient au passé mais refuse de disparaître complètement. Les fantômes de l'histoire reviennent sans cesse troubler le présent. Cette notion permet d'éclairer le fonctionnement mémoriel du roman de Condé. La colonisation n'est jamais totalement absente ; elle revient continuellement sous forme de traces disséminées dans les discours et dans les consciences.

Dès les premières pages, la romancière installe cette atmosphère de hantise historique. La veillée funèbre organisée autour de Francis Sanher ne concerne pas uniquement la mort d'un individu. Elle devient rapidement le lieu où remontent à la surface des souvenirs longtemps enfouis. Chaque

personnage semble porter une mémoire qui dépasse largement son existence personnelle. Comme le souligne le texte, « le passé colonial agit comme une brume persistante qui enveloppe les vies individuelles et collectives ». Cette image de la brume est particulièrement significative. Elle traduit un passé slave et colonial qui façonne la trame invisible des conflits, des peurs et des silences qui structurent l'œuvre.

Maryse Condé refuse ainsi une représentation monumentale de l'histoire coloniale. Celle-ci ne s'exprime pas à travers de grands événements historiques, mais dans les gestes ordinaires, les relations sociales et les rapports de pouvoir. Rivière au Sel apparaît comme une société profondément structurée et fracturée par des hiérarchies héritées de l'esclavage. Les distinctions et codifications sociales fondées sur la couleur de peau, les appartenances ethniques, les différences de classe ou les rapports ambivalents à la langue française continuent d'organiser les interactions quotidiennes. Ces survivances illustrent la permanence insidieuse des structures coloniales dans les mentalités.

Cette mémoire spectrale se manifeste également dans le rapport conflictuel que les personnages entretiennent avec la langue. Le témoignage de Lucien Evariste constitue, à cet égard, l'un des passages les plus révélateurs du roman. Formé en France mais profondément attaché à la Guadeloupe, il éprouve une incapacité douloureuse à faire coïncider les langues avec son identité. Cette déchirure identitaire s'exprime dans ses propres mots : « Je voulais dire, mais les mots n'étaient pas là. Ou bien ils venaient dans une langue qui n'était pas mienne. Le créole pour la tendresse et la colère. Le français pour la honte et la fuite » (p, 157). La langue coloniale cesse ici d'être un simple instrument de communication ; elle devient le lieu même où s'inscrit la violence historique. Parler la langue du colonisateur revient souvent à intérioriser les hiérarchies imposées par le système colonial. Chez Lucien, intellectuel déchiré, le français est associé à la honte, à l'exil et à la fuite, tandis que le créole demeure la langue de l'affect, de la proximité, de la colère et de la mémoire populaire.

Si le passé colonial constitue une présence diffuse dans l'ensemble du roman, Francis Sancher en devient la matérialisation la plus significative. Paradoxalement, ce personnage absent puisque déjà mort au moment où commence le récit occupe le centre de toutes les paroles. Son absence physique produit une omniprésence narrative. Cette inversion constitue l'un des procédés les plus originaux de Maryse Condé : le mort devient celui qui révèle les vivants à eux-mêmes. Chaque témoignage prononcé lors de la veillée est moins un portrait de Francis qu'une confession involontaire de celui

qui parle. La figure de Sancher agit alors comme un révélateur photographique, faisant apparaître des souvenirs que les habitants avaient longtemps tenté d'enfouir par un silence collectif qui devient « aussi une forme de mémoire » (Orville, p. 154).

Sancher, porteur d'une histoire familiale obscure et marqué par l'exil, devient le médiateur entre plusieurs temporalités : celle des ancêtres, celle de la colonisation et celle du présent guadeloupéen. Sa mort suspend momentanément le temps quotidien de Rivière au Sel et ouvre un espace où les frontières entre passé et présent deviennent poreuses. Cette porosité apparaît notamment dans la lettre adressée à Vilma, où Sancher affirme de manière saisissante : « Ce pays est bâti sur les tombes. Mais on n'a jamais pleuré les morts. On les a enterrés vite, on a mis des pierres dessus, et on a dansé » (p. 211). Cette image dépasse largement la dimension métaphorique. Elle renvoie à la réalité historique des Antilles, territoire construit sur les violences de la traite négrière, de l'esclavage et de l'exploitation coloniale. La terre elle-même devient une archive silencieuse des souffrances passées. Les morts évoqués par Sancher représentent l'ensemble des victimes anonymes dont l'histoire officielle n'a conservé ni les noms ni les voix, réclamant, dans une logique presque vodou, une reconnaissance symbolique pour que les vivants puissent avancer.

L'une des forces du roman réside précisément dans cette impossibilité de séparer nettement mémoire individuelle et mémoire historique. Les blessures personnelles des personnages sont constamment traversées par des traumatismes collectifs. Les difficultés affectives, les conflits familiaux ou les frustrations sociales trouvent leur origine dans un contexte historique plus vaste. Cette articulation est particulièrement visible dans le personnage de Moïse. Son rapport ambivalent à la terre guadeloupéenne et au sang de sa lignée révèle les contradictions profondes de l'identité postcoloniale lorsqu'il formule ce douloureux aveu : « J'avais peur de cette terre, pourtant c'était la mienne. J'avais peur de ce passé, pourtant il coulait dans mon sang » (p.189). Ce paradoxe résume l'ensemble de la problématique mémorielle développée par Condé. Le passé colonial constitue simultanément un héritage incontournable et une source permanente de souffrance, instaurant une lutte intérieure intime entre la nécessité d'assumer son histoire et la volonté de la fuir.

II. La polyphonie narrative comme reconstruction de la mémoire collective

L'une des innovations majeures de *Traversée de la Mangrove* réside dans le choix d'une écriture polyphonique qui rompt avec les conventions du récit romanesque traditionnel. Maryse Condé refuse la présence d'un narrateur omniscient susceptible d'imposer une interprétation univoque des événements. A la place, elle construit son roman comme une succession de voix individuelles qui

se répondent, se contredisent, se complètent ou se corrigent mutuellement. Ce choix esthétique dépasse largement la recherche d'une simple originalité formelle. Il participe d'une réflexion profonde sur les modalités de construction de la mémoire dans les sociétés postcoloniales. Là où l'histoire officielle tend à privilégier un discours unique et homogène, Condé oppose une mémoire plurielle fondée sur la coexistence de récits fragmentaires.

Cette esthétique de la pluralité trouve un fondement théorique dans la notion de dialogisme développée par Mikhaïl Bakhtine (1978). Selon le critique russe, le roman constitue le genre littéraire par excellence de la diversité des voix sociales. Aucun discours n'y possède une autorité absolue ; chaque parole entre dans une relation dialogique avec les autres. Cette conception permet de comprendre pourquoi *Traversée de la Mangrove* ne cherche jamais à produire une synthèse définitive des témoignages recueillis lors de la veillée funèbre. Chaque personnage demeure porteur d'une vérité partielle, irréductible à celles des autres.

En choisissant cette structure polyphonique, Maryse Condé déconstruit également les logiques narratives héritées de la tradition coloniale. Les récits coloniaux ont longtemps fonctionné selon une hiérarchie des voix où le colonisateur occupait la position d'énonciateur légitime, tandis que les colonisés étaient réduits au silence ou représentés à travers le regard de l'autre. *Traversée de la Mangrove* inverse radicalement cette logique. Les habitants de Rivière au Sel deviennent les producteurs de leur propre discours. Le roman ne parle pas à leur place ; il leur donne la possibilité de raconter eux-mêmes leurs expériences, leurs blessures et leurs contradictions.

Cette redistribution de la parole constitue un geste profondément politique. Condé fait entendre une diversité de voix habituellement marginalisées : femmes, paysans, marginaux, jeunes, anciens, intellectuels déçus ou figures socialement invisibles. La veillée funèbre devient ainsi un espace exceptionnel de suspension des hiérarchies sociales. Durant cette nuit de veille, les distinctions de classe, de genre ou de race cessent momentanément de déterminer l'accès à la parole. Le rituel funéraire fonctionne alors comme une véritable scène démocratique où les récits individuels acquièrent une valeur collective.

Comme le souligne le cadre critique, la structure narrative du roman est une succession de monologues intérieurs autour de la veillée funèbre de Francis Sancher. Ces monologues ne sont pas juxtaposés de manière arbitraire ; leur succession progressive produit un effet de tissage mémoriel. Chaque nouveau témoignage oblige le lecteur à réévaluer les précédents, révélant ainsi le caractère profondément relationnel de toute mémoire collective.

La parole de Rosa illustre parfaitement cette dynamique. Longtemps enfermée dans une position de résignation silencieuse et de soumission patriarcale, elle découvre progressivement que son expérience personnelle rejoint celle d'autres subjectivités opprimées confrontées aux mêmes formes de domination. En écoutant le souvenir des propos de Francis Sanher, elle formule une prise de conscience émancipatrice : « J'ai haï Sanher. Mais en l'écoutant parler, j'ai compris qu'il haïssait aussi ce monde où les femmes n'avaient pas de voix » (p. 78). A travers ce passage, la douleur individuelle devient une reconnaissance partagée. La mémoire cesse alors d'être uniquement autobiographique pour s'inscrire dans un espace de solidarité et de contestation des normes établies.

Cette dimension dialogique se manifeste également chez l'intellectuel désabusé Lucien Evariste. Formé en France, il revient plein d'idéaux dans une société qui ne reconnaît ni son érudition ni son langage. Sa fracture identitaire s'exprime dans un constat d'échec : « J'avais cru que ma parole compterait ici. Qu'on m'écouterait. Mais je n'étais qu'un autre bavard inutile » (p. 158). L'expérience de Lucien montre que la mémoire collective ne peut être reconstruite par un discours savant ou idéologique imposé d'en haut. Elle exige au contraire l'écoute patiente de la diversité des expériences vécues. Sa désillusion marque ainsi le passage d'une posture de maîtrise intellectuelle à une véritable éthique de l'écoute, où le renoncement au triomphe discursif devient le premier pas vers une forme d'authenticité personnelle.

III. Le roman comme espace de justice mémorielle : vers une éthique de la réconciliation historique

Au-delà de sa représentation des traumatismes coloniaux et de sa construction polyphonique de la mémoire collective, *Traversée de la Mangrove* confère à la littérature une fonction profondément éthique. Maryse Condé ne fait pas uniquement du roman un lieu où les blessures du passé sont rappelées ; elle en fait un espace où ces blessures peuvent enfin être dites, reconnues et partagées. La réconciliation ne procède donc ni d'un oubli volontaire ni d'une réécriture idéalisée de l'histoire. Elle naît de la possibilité offerte aux individus de réintégrer leur expérience dans un récit collectif qui accepte enfin la pluralité des mémoires.

Cette perspective rejoint les réflexions de Paul Ricœur (2000), pour qui la justice mémorielle repose avant tout sur la reconnaissance des victimes et sur la restitution d'une parole longtemps confisquée. L'écriture romanesque devient alors un contre-discours capable de réparer

symboliquement cette absence en donnant une épaisseur humaine aux expériences postcoloniales. Tout au long du roman, les personnages découvrent progressivement que raconter leur propre histoire revient à reprendre possession d'eux-mêmes. La parole cesse d'être un simple moyen de communication ; elle devient un acte de réappropriation identitaire et de réparation symbolique. Comme le souligne explicitement le texte critique, « la parole, dans *Traversée de la Mangrove*, est un acte réparateur ».

La figure de Vilma illustre avec une force particulière cette dynamique de transformation intérieure et d'affranchissement. Marquée par les secrets et les fautes de sa lignée, elle refuse aussi bien la vengeance perpétuelle que l'amnésie passive. Elle exprime son aspiration fondamentale à la liberté par ces mots limpides : « Je ne veux pas vivre parmi les morts. Je veux respirer » (p. 244). Cette quête de respiration devient la métaphore centrale de la libération de la mémoire traumatique. Vilma choisit d'intégrer ses blessures dans une nouvelle narration de soi plutôt que de se laisser écraser par elles. A la fin du récit, sa décision de quitter le village scelle cette réconciliation intérieure active : « Je partirai demain. Non pas pour oublier, mais pour vivre » (p. 243). Cette posture entre en résonance avec la figure radicalement marginale de Xantippe. Longtemps considéré comme le fou de Rivière au Sel, il livre pourtant la formule la plus épurée de l'acceptation de soi : « Moi, je sais que je suis rien. Mais je suis moi. Et c'est déjà beaucoup » (p. 97). Cette simplicité brute incarne la quintessence d'une sagesse existentielle qui ne dépend plus du regard aliénant d'autrui ou des structures de domination sociale.

Cette ouverture vers l'altérité et la parole partagée constitue précisément le fondement de ce que l'on peut appeler une éthique de la réconciliation communautaire. Chez Condé, la réconciliation ne signifie jamais le pardon absolu ni la disparition magique des antagonismes sociaux. Les clivages et tensions raciales, économiques ou patriarcales entre Noirs, Indiens, Békés et nouveaux arrivants demeurent posés frontalement. Ce qui évolue, en revanche, c'est le pouvoir de nomination des blessures au sein d'un espace de co-présence. Sylvestre, figure du vieux sage, résume cette éthique avec lucidité : « Le monde ne sera jamais sans douleur. Mais parfois, il suffit d'un silence partagé pour qu'on se sente moins seul » (p. 210). Le roman refuse ainsi toute vision téléologique ou harmonieuse de la société postcoloniale. La réconciliation demeure un horizon ouvert, un processus permanent plutôt qu'un accomplissement définitif. Cette conception de l'inachèvement apparaît clairement dans les dernières pages du texte, où la narratrice collective affirme au sujet du passage de l'énigmatique étranger : « Il a ouvert une brèche. Nous ne savons pas encore si elle

sera comblée ou traversée » (p. 244). La métaphore de la mangrove résume admirablement cette philosophie de la Relation et de la complexité. Zone liminaire et indécise où l'eau douce et l'eau salée s'entremêlent et où les racines s'enchevêtrent sans se confondre, la mangrove devient l'allégorie même de l'identité guadeloupéenne. La réconciliation ne consiste pas à éliminer les différences par une unité factice, mais à apprendre à habiter collectivement leur entrelacement conflictuel et dynamique.

Conclusion

Traversée de la Mangrove occupe une place majeure dans la littérature antillaise contemporaine parce qu'il renouvelle profondément les modalités de représentation de la mémoire postcoloniale. A travers la figure énigmatique de Francis Sancher et le dispositif narratif de la veillée funèbre, Maryse Condé construit un espace où les mémoires individuelles deviennent les composantes d'une mémoire collective fondamentalement plurielle. La fragmentation narrative, loin de constituer une faiblesse esthétique, apparaît comme la traduction littéraire d'une histoire antillaise elle-même marquée par les ruptures, les silences et les discontinuités.

L'analyse a montré que le passé colonial ne disparaît jamais totalement de l'univers romanesque. Il agit comme une présence spectrale qui continue de modeler les rapports sociaux, les représentations identitaires et les trajectoires individuelles. Cependant, Condé refuse de faire de cette mémoire un simple héritage de souffrance. Grâce à la polyphonie narrative, elle transforme les traumatismes en occasions de dialogue, de reconnaissance et de relecture critique de l'histoire. Le roman propose ainsi une conception originale de la réconciliation historique. Celle-ci ne repose ni sur l'oubli des violences coloniales ni sur l'illusion d'une harmonie retrouvée. Elle s'inscrit dans une dynamique permanente de reconnaissance des différences, des blessures et des mémoires concurrentes. Cette éthique de la Relation rejoint les réflexions d'Édouard Glissant tout en les enrichissant par une attention particulière aux subjectivités individuelles et aux voix marginalisées. En définitive, *Traversée de la Mangrove* fait de la littérature un véritable espace de justice mémorielle. L'écriture devient un acte de réparation symbolique qui restitue une visibilité aux expériences longtemps exclues des récits officiels. Plus qu'un roman sur la mémoire, l'œuvre de Maryse Condé constitue une méditation sur les conditions mêmes d'un vivre-ensemble postcolonial fondé sur l'écoute, la pluralité et la reconnaissance mutuelle. Par cette démarche, elle inscrit son œuvre parmi les contributions majeures aux études contemporaines sur la mémoire, la postcolonialité et les humanités relationnelles.

Bibliographie

- Assmann, J. (2011). *La mémoire culturelle*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris.
- Bakhtine, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Gallimard, Paris.
- Bhabha, H. K. (1994). *The Location of Culture*. Routledge, Londo.
- Condé, M. (1989). *Traversée de la Mangrove*. Mercure de France, Paris.
- Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Seuil, Paris.
- Fanon, F. (1961). *Les Damnés de la terre*. Maspero, Paris.
- Glissant, E. (1981). *Le Discours antillais*. Seuil, Paris.
- Glissant, E. (1990). *Poétique de la Relation*. Gallimard, Paris.
- Halbwachs, M. (1997). *La mémoire collective*. Albin Michel, Paris.
- Honneth, A. (1995). *The Struggle for Recognition: The Moral Grammar of Social Conflicts*. Polity Press, Cambridge.
- Kuju, C. M., & Ohanma, P. I. (2025). La mémoire de l'esclavage comme matrice de l'histoire antillaise: une lecture croisée de " *Le quatrième siècle* et *Texaco*". *Beyond Babel: BU Journal of Language, Literature and Humanities*, 9(2), 140-153.
- Mbembe, A. (2006). *De la postcolonie*. Karthala, Paris.
- Ohanma, P. I. (2025). « Reconfigurations Identitaires et Pratiques Littéraires dans la Littérature Antillaise Contemporaine : Etat des Lieux Critique » *MSI Journal of Arts, Law and Justice (MSIJALJ)*, Volume 2(Issue 8), 01–13. <https://doi.org/10.5281/zenodo.16750151>
- Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil, Paris.
- Rothberg, M. (2009). *Multidirectional Memory: Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*. Stanford University Press.
- Spivak, G. C. (1988). « Can the Subaltern Speak? ». *Marxism and the Interpretation of Culture*. University of Illinois Press.